

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Donato DAMI

Guérir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 135-137

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

GUERIR

La maladie a toujours existé. Elle est inhérente à l'homme et constitue un fait biologique qui porte tous les caractères de la vie. On peut, sans s'abuser, dire de la maladie que c'est la vie dans d'autres conditions. A tout le moins, elle représente un conflit, où la personnalité entière est engagée, et les deux aspects qu'elle revêt, choc et résistance, action et réaction, forment un ensemble qui ne saurait être dissocié.

Le complexe " maladie " tend naturellement à une fin. Nous savons qu'il peut se terminer par la guérison, par la mort, ou encore aboutir à cet état en quelque sorte neutre, que nous appelons la chronicité, et dans lequel l'organisme impuissant à se retrouver lui-même, demeure en suspens et réalise un déséquilibre qui dure parfois toute la vie.

Considérée comme telle, la maladie n'est isolée ni dans l'espace, ni dans le temps. Réduire les crises morbides à des affections localisées ou les regarder comme une série d'accidents totalement indépendants les uns des autres, c'est proprement méconnaître la règle de coordination qu'on observe partout dans la nature et qui joue en pathologie comme ailleurs. Synergie fonctionnelle et substitutions morbides sont deux principes que nous ne devrions jamais perdre de vue, au cours de nos investigations médicales.

Quoi qu'il en soit, il faut cesser de voir dans la maladie une entité spécifique en dehors de la vie, un principe nocif s'introduisant par surprise dans l'organisme et que nous devons éliminer comme un corps étranger. En réalité, il n'existe pas de phénomènes pathologiques ou anormaux distincts, dans leur nature, des phénomènes physiologiques ou normaux. La santé et la maladie forment une continuité et il n'y a entre elles qu'une différence de degré, non d'espèce. Peut-on toujours dire avec exactitude où et à quel moment débute la maladie ? Tant qu'on définira la maladie par ses seuls symptômes, on ne pourra regarder la guérison autrement que comme la disparition de ces symptômes. Or, les symptômes n'étant que les effets apparents de la maladie, la guérison n'est pas seulement la suppression des phénomènes

morbides, ni même le retour à l'état antérieur, mais bien une modalité nouvelle, qui implique à la fois la disparition de certaines particularités et l'apparition d'autres, sans compter les prédispositions nouvelles qui peuvent découler du processus même de la guérison.

Il y aurait long à dire sur le sens et la portée des maladies. Mais peu importe, au fond, la nature de celles-ci. Ce qui, à nos yeux, prend une autre valeur, c'est le destin que l'homme, au dedans de sa propre existence, leur réserve. Dans la mosaïque de potentialités que chacun de nous représente, la maladie est, à des degrés divers, un facteur constant, et la souffrance qu'elle engendre un élément indispensable, de notre équilibre intérieur. Moralement, je dirai même philosophiquement, nous ne pouvons pas rejeter la maladie. La nier ou en faire fi, comme il est de règle chez certains, est aussi absurde que lui vouer une haine impitoyable et prétendre pouvoir l'abolir. Son sort dépend donc en dernière analyse du comportement que nous aurons à son égard. Il faut, par conséquent, chercher à comprendre la maladie. Du seul point de vue biologique, elle représente une crise d'adaptation, un effort de libération à la fois organique et psychique. Quand l'issue est heureuse, nous l'appelons guérison. Et bien qu'étymologiquement ce mot implique l'idée de guerre faite à la maladie pour la chasser, il importe de ne pas se méprendre sur sa signification véritable.

Vivre, c'est perpétuellement guérir. De même que la nature renaît chaque année, ainsi l'homme répare chaque jour les fatigues de la veille et prépare celles du lendemain. Notre vie s'écoule selon un rythme alterné de puissance et de lassitude, de joie et de douleur, dont la maladie n'est que l'exacerbation momentanée. Chaque guérison comporte, au surplus, l'inconvénient d'avoir fixé une partie de l'énergie vitale disponible ; une plus grande résistance sur un point doit naturellement déterminer une moindre résistance sur d'autres, tant il est vrai qu'une adaptation dans un sens donné limite nos possibilités en nous spécialisant à certaines épreuves. Mais, en définitive, rien n'est perdu, puisque chaque tribut que nous payons à la maladie, encore qu'il soit prélevé sur nos réserves et destiné à régler au fur et à mesure nos comptes avec la vie, nous vaut, en revanche, un enrichissement qui n'est pas négligeable. Il faut donc tirer de nos maux

l'enseignement qu'ils contiennent, et élargir la notion de maladie et de guérison jusqu'à la confondre avec la connaissance de la vie.

Tout être qui souffre cherche à découvrir le sens de sa souffrance. La maladie s'emparerait-elle de nous sans cause ? La douleur nous déchirerait-elle sans but et sans raison ? Cette idée effrayante de l'absurdité totale de la souffrance, jamais l'humanité n'a osé la poursuivre jusqu'au bout. Qui dit souffrance physique ou morale dit, du même coup, épreuve à endurer, et par induction, mérite à acquérir. Je crois, pour ma part, que nos maladies, quelles qu'elles soient, peuvent toujours être pour nous un remède, car d'un mal temporaire doit naître un bien durable. Si médicalement la guérison clinique doit être recherchée par tous les moyens dont la faiblesse humaine dispose, spirituellement parlant, la souffrance est souvent un bienfait. Elle figure l'épreuve du feu qui nous purifie. De toutes manières, il faut préférer les crises aiguës qui bouleversent notre personne physique et morale et nous rétablissent plus solidement ensuite, aux remaniements tronqués qui ne résolvent rien. Revivre est plus beau que vivre, et rien n'égale le sentiment de surprise heureuse et féconde qu'on éprouve à une seconde naissance. Cette résurrection sera l'œuvre de l'esprit, qui seul, en dépit de nos misères, nous confère la vraie guérison et nous achemine vers le salut.

D' Donato DAMI